



CONFÉRENCE À DOMICILE

Prague : la ville aux noms multiples



VUE SUR LES PONTS DE PRAGUE - [D.R.]

PRAGUE FAIT PARTIE DES VILLES QUI ONT TOUR À TOUR MIS À PROFIT ET CHER PAYÉ LEUR SITUATION DE CARREFOUR. ENTRE EST ET OUEST, ENTRE RUSSIE ET ALLEMAGNE, ENTRE MONDES GERMANIQUE ET SLAVE. LE PATRIMOINE CULTUREL PRAGUOIS EN FAIT L'UNE DES CAPITALES LES PLUS PRESTIGIEUSES D'EUROPE. FOYER TARDIF DU GOTHIQUE, AU XIV^e SIÈCLE ; VILLE MAJEURE DU MANIÉRISME À LA FIN DU XVI^e ; JALON IMPORTANT DANS LA CONSTELLATION DES VILLES BAROQUES D'EUROPE CENTRALE AUX XVII^e ET XVIII^e ; ENFIN CAPITALE D'UN PAYS RAPIDEMENT INDUSTRIALISÉ DÈS LE XIX^e, ET SIÈGE D'UNE BOURGEOISIE ENTREPRENANTE ET ATTIRÉE PAR LA MODERNITÉ. DURANT L'ENTRE-DEUX-GUERRES, AVANT D'ÊTRE ENTRAÎNÉE DANS LA SPIRALE DES TOTALITARISMES, PRAGUE S'EST RÉVÉE COMME UNE CITÉ ÉMANCIPÉE, UNE "CAPITALE SECRÈTE DES AVANT-GARDES". UN STATUT QUE, DEPUIS LA CHUTE DU COMMUNISME EN 1989, SON ÉLITE CULTURELLE TENTE DE LUI RESTITUER.

Prague fascine. Et cette fascination s'illustre par la multiplicité des noms qu'on lui a prêtée : "Ville aux cent tours", "Rome du Nord", "Ville dorée", "Petite-mère", etc.

Une déambulation à travers ces différentes appellations révèle la place singulière que Prague exerce tant sur la vie politique, culturelle, que sur la géographie affective de l'Europe.

Prague, Caput regni

Les aléas d'une capitale

Prague. En tchèque *Praha* ; en allemand *Prag* ; en polonais *Praga*. Le nom de la ville dériverait d'un verbe *prahnout*, signifiant *brûler, calciner*. Une fausse explication étymologique est bien plus intéressante. Très longtemps on a cru qu'il s'agissait d'une transposition du substantif *prag*, commun à toutes les langues slaves, désignant *le seuil*. Dans la légende slave de Prague, la princesse et devineresse Libuše réclame que soit posé le *seuil* de sa maison à l'endroit où, comme elle le prophétise, s'élèvera "une grande ville dont la gloire s'élèvera jusqu'aux étoiles". Prague marquerait donc une limite, entre – selon les interprètes – Orient et Occident, Allemands et Slaves, mondes terrestre et surnaturel...

Sur le fronton de l'hôtel de ville de la Vieille-Ville, on peut lire *Caput regni*. Cette appellation latine souvent accolée au nom de Prague, affirme l'autorité de la cité sur un État, celui des Pays tchèques (royaume de Bohême, margraviat de Moravie et, à certaines époques, tout ou partie du duché de Silésie). *Capitale du royaume* : une revendication d'autant plus affirmative que son pouvoir a été souvent mis en doute ou atténué.

Comparée aux autres capitales européennes, Prague naît relativement tard. À l'Est se concentre le "royaume de Grande-Moravie" (VII^e-IX^e s.), aux mains des Slaves apparus vers le VI^e s. en Europe centrale. Son déclin permet l'essor des Přemyslides, la première dynastie tchèque. Prague devient leur ville, où s'affirment deux lieux de pouvoir : le site de l'actuel

“ Comparée aux autres capitales européennes, Prague naît relativement tard. ”



L'UNIVERSITÉ CHARLES - [D.R.]

château de Prague où sont édifiés en style roman un palais princier (972-999), la basilique Saint-Georges (973-1142) ; Vyšehrad, place forte située sur un éperon rocheux au sud de la ville, avec sa basilique Saint-Pierre-et-Saint-Paul (1070), dont on voit encore l'intrigante rotonde Saint-Martin (fin du XI^e siècle).

L'affirmation du duché puis du royaume des Přemyslides, passe par l'intégration du pays dans ce qui va devenir le Saint-Empire romain germanique. À partir du XIII^e siècle, le développement économique se fortifie grâce à l'installation d'Allemands, invités par les souverains à venir coloniser les régions peu peuplées, en échange de certains privilèges. Cet afflux démographique entraîne de nombreux transferts culturels et ancre la symbiose des Pays tchèques avec le monde germanique. Cette intégration culmine avec le règne éclairé de Charles IV,

qui introduit également des influences culturelles italienne et française. Le visage de Prague se transforme. Restauration du château, construction du fameux pont de pierre, et de la Ville-Nouvelle, etc. Avec la fondation de la première université d'Europe centrale (1348), sur le modèle de la Sorbonne, Prague devient une capitale de l'Europe gothique tardive.

La spécificité des Pays tchèques au cœur du Saint-Empire viendra, au XV^e siècle, de la question religieuse. En 1414 Jan Hus, docteur de l'université et prédicateur, accusé d'hérésie, est condamné par le concile réuni à Constance et brûlé en place publique. Sa mort déclenche de terribles "guerres hussites" et ouvre la voie à une vivace Réforme. Cent ans avant celle orchestrée par Luther, elle aboutit à un recul de la catholicité romaine et impose la reconnaissance de plusieurs confessions chrétiennes.

La violence des combats, la passion iconoclaste qui anime certains hussites, endommagent sévèrement le patrimoine architectural et artistique de la Bohême médiévale.

La tolérance religieuse est progressivement entérinée. Dans le Royaume, gouverné successivement par les dynasties Luxembourg et Jagellon, l'accession d'un Archiduc autrichien, Ferdinand I^{er} de Habsbourg, au trône de Bohême en 1526 entame l'inclusion progressive des Pays tchèques à l'ensemble de l'Empire autrichien. Cet avènement est vécu comme un véritable assujettissement. La lutte entre les États non-catholiques de Bohême et les Habsbourg fervents du catholicisme bénéficie d'un répit lors du règne de l'empereur Rodolphe II. Il transfère sa capitale de Vienne à Prague, transformant la ville en capitale centre-européenne du maniérisme. D'ici il encourage une politique de tolérance. Mais l'accalmie est de courte durée, la lutte religieuse reprend sitôt Rodolphe démis du pouvoir, en 1611. Le conflit gonfle, s'ouvre et aboutit en 1618 au début de la guerre de Trente Ans.

Après la bataille de la Montagne-Blanche (1620), le parti catholique mené par la maison d'Autriche, triomphe des protestants. Le catholicisme redevient l'unique



LA ROTONDE SAINT-MARTIN À VYŠEHRAD - [O.T. RÉPUBLIQUE TCHÈQUE]

religion autorisée jusqu'à la patente de Tolérance promulguée par l'empereur Joseph II en 1781. Cette inféodation confessionnelle est perçue comme une mise au pas politique. Ainsi, tout en gardant les prérogatives formelles d'un royaume, la Bohême, où s'engouffre un baroque venu d'Autriche, d'Espagne et d'Italie, est progressivement réduite à un rôle d'associée au pouvoir central de Vienne.

Fin du XVIII^e siècle, la Tchéquie voit l'émergence d'un mouvement national (résurgence de la langue tchèque et affirmation des droits d'État). Le mouvement occupera tout le XIX^e siècle dans l'Europe entière. C'est le "printemps des Peuples".

Les Tchèques voient leurs espoirs s'effondrer avec l'échec de la révolution de 1848. Ils sont ulcérés de ne pas être traités à égalité avec les Hongrois quand l'Autriche élabore le Compromis aboutissant en 1867 au système bicéphale de l'Empire austro-hongrois. Vienne profite alors de l'industrialisation rapide du pays et Prague devient une capitale bourgeoise, aux beaux monuments publics éclectiques et historicistes. Le divorce, sensible dans la distance qui croît entre Tchèques et Allemands de Bohême, accrédite lentement l'idée d'autonomie puis d'indépendance du pouvoir impérial.

La naissance en 1918 de la République tchécoslovaque indépendante associe aux territoires historiques des Pays tchèques la Slovaquie, ancienne Haute-Hongrie. La Hongrie se trouve amputée des deux tiers de son territoire. La toute jeune république couronne sa longue lutte pour les droits d'État et l'émancipation politique des peuples slaves. Le pays se réforme dans l'esprit républicain d'un humanisme de gauche. La culture s'ouvre largement aux avant-gardes et à la modernité. La capitale tchécoslovaque voit fleurir l'architecture cubiste, postcubiste, constructiviste, fonctionnaliste.

Mais la Tchécoslovaque sous-estime la frustration de sa population allemande. Réduite à une position minoritaire, celle-ci se tourne vers la politique "providentielle" d'Adolf Hitler. Après les Accords de Munich en 1938, le pays est dépecé : la région frontalière des Sudètes est agrégée au Reich allemand. Et un protectorat de Bohême-Moravie contrôlé par les nazis précipite les Pays tchèques dans la seconde guerre mondiale. Mais ils ne subiront pas de destructions massives comme l'Allemagne ou la Pologne.

Après la guerre, un programme prioritaire œuvre pour l'expulsion des Allemands. Après la déportation et l'extermination des juifs, les Allemands doivent partir. En 1946, les Pays tchèques sont pratiquement un pays ethniquement homogène.

En 1948, un putsch communiste, connu sous le nom de coup de Prague, transforme les Pays tchèques, pour quarante ans, en une République populaire socialiste. Ils deviennent un satellite zélé de l'Union soviétique. Le printemps de Prague, tentative de dessiner les contours d'un "socialisme à visage humain", est réprimé par l'invasion des tanks du pacte de Varsovie en août 1968. La Tchécoslovaquie "normalisée" est un pays occupé par les troupes soviétiques. Jusqu'en novembre 1989, à la chute du Mur de Berlin, où

la révolution de Velours fait tomber le régime communiste à bout de souffle.

L'enchaînement tragique des totalitarismes nazi et communiste depuis 1938 a eu des conséquences majeures. Le petit pays des années 1920, industrialisé et fort de poches de prospérité, s'est appauvri et désorganisé.

Du point de vue urbain,

Prague a profité du phénomène de "congélation" typique du communisme. À quelques exceptions près, le régime révolutionnaire a conservé (en mauvais état) la majeure partie de la ville. Cette particularité, une aubaine culturelle, est le ressort du fantastique essor touristique de Prague. Elle marque profondément les mutations sociologiques de la Tchécoslovaquie contemporaine – scindée en décembre 1992 en République tchèque et Slovaquie. Elle permet notamment au milieu culturel d'échapper à la médiocrité de la vie publique, qui tire profit des possibilités inédites d'enrichissement et de consommation avec une avidité bien peu digne de ses anciennes prérogatives et obligations politiques de *caput regni*.

|| Prague a profité du phénomène de "congélation" typique du communisme. À quelques exceptions près, le régime révolutionnaire a conservé (en mauvais état) la majeure partie de la ville. ||



"La ville aux 100 tours"

Éléments de typologie urbaine

Prague est le paradis des photographes. La colline arborée de Petřín, en face du château, forme un promontoire naturel au sommet duquel la société francophile du début du ^{xx}^e siècle a élevé une tour Eiffel miniature. Aux pieds du spectateur s'étendent, hérissés de clochers et de beffrois, les quartiers historiques. La Malá Strana (le Petit côté) et, de l'autre côté du fleuve, à gauche, Staré Město (la Vieille-Ville), à droite Nové Město (la Nouvelle-Ville, fondée au ^{xiv}^e siècle). Resserrée sur un territoire assez exigu, cette forêt de flèches et de campaniles justifie l'appellation de "ville aux 100 tours". Elle donne une image exceptionnellement éloquente de ce qu'est une ville : l'entassement harmonieux d'appartenances et d'allégeances diverses.

Chacune de ces "100 tours" signale un lieu décisif de la vie religieuse, sociale et culturelle des habitants. Les plus aisément repérables sont naturellement les clochers d'églises. Celui du château

de Prague, forme une immense nef coiffant la ville. Son profil caractéristique se fonde sur l'opposition des deux clochers romans de la basilique Saint-Georges avec l'ensemble éclectique des tours de la cathédrale Saint-Guy. Le clocher à bulbes baroques du portail et les trois flèches néogothiques surmontent la croisée du transept et les tours de la façade. La multiplicité des tours témoigne des époques et mouvements qui ont façonné le panorama pragois. Les clochers criblant l'horizon incitent à retracer l'histoire religieuse de la ville.

Côté catholique et romain, la basilique Saint-Georges, dans la première cour du château, est purement romane ; l'église Notre-Dame-du-Tyn, sur la place de la Vieille-Ville, purement gothique, avec ses deux immenses flèches à clochetons si caractéristiques de la présence germanique ; les autres clochers romans (comme Saint-Gilles) et gothiques (comme Saint-Jacques de la Vieille-Ville), les immenses nefs gothiques de Notre-Dames-Neiges, près de la place Venceslas, ou de Saint-Simon-et-Saint-Jude, surmontent en général des nefs dont l'intérieur a été considérablement modifié par la suite.

Côté protestant, on remarqua le faite modeste, restauré dans son style gothique d'origine, de la chapelle de Bethléem, où prêcha Jan Hus à partir de 1401.

Les clochers les plus emblématiques du panorama pragois sont ceux des églises baroques ; symboles triomphants de la recatholicisation des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles. Saint-Nicolas de la Malá Strana est la plus célèbre (1703-1753, Christoph et Kilian Ignatz Dienzenhofer), avec son énorme coupole et son campanile aux toits joliment vert-de-grisés.

On peut traverser tout Prague en allant d'une église baroque à l'autre. Dans la Nouvelle-Ville, Saint-Ignace (1656-1702) et Saint-Jean-sur-le-Rocher ; du côté du château : l'église Notre-Dame-de-Lorette (1626), l'ensemble conventuel de Strahov, le magnifique couvent Sainte-Marguerite de Břevnov (1710-1740, Christoph et Kilian Ignatz Dienzenhofer) ; etc.

La plupart des édifices religieux de valeur sont catholiques. Plus près de nous dans le temps, on admire le kitsch néogothique de l'église de Vyšehrad, ou les audaces géométriques de l'église du Sacré-Cœur (sur la place Jiřího z Poděbrad, dans le quartier de Vinohrady). Œuvre de l'architecte slovène Josip Plečnik (1928-1932), le Sacré-Cœur contribue à reconfigurer l'urbanisme de la Prague de l'entre-deux-guerres. Le protestantisme reste cependant présent, à travers des églises qui lui ont été restituées ou qui ont été édifiées dans la première moitié du ^{xx}^e siècle. D'un style moderne, leur clocher est le plus souvent surmonté du calice, l'emblème hussite. La présence discrète de synagogues (la plus ancienne, la synagogue Vieille-Neuve, est dans un style gothique précoce ; la plus récente – 1906 – de style néo-mauresque) témoigne de l'existence en Bohême, ininterrompue du ^x^e siècle jusqu'à la Shoah, d'une forte communauté juive. Elle laisse une empreinte indélébile lors de périodes-clefs du développement historique à la fin du ^{xvi}^e siècle et au début du ^{xx}^e notamment.

Les tours de l'architecture civile marquent les portes de la ville et ses octrois.

Les plus connues jalonnent le "chemin royal". Cet itinéraire traversant la ville ancienne était suivi par les corps constitués montant en procession au château pour rendre leurs devoirs au souverain. Partant de la tour poudrière, le chemin menait aux tours marquant les deux têtes du pont Charles. Avec les magnifiques beffrois des hôtels de ville (de la Vieille-Ville comme de la Ville-Nouvelle), avec la tour Jindřichská, construite sur le modèle des campaniles italiens (1472-1476), ces tours forment un ensemble cohérent. Leur aspect trapu, leurs décorations en bas-relief, leurs toitures raides et leurs

clochetons les ancrent dans le style gothique (parfois restitué à la fin du ^{xix}^e siècle). Cela n'est pas un hasard. Les architectes de l'empereur Charles IV (^{xiv}^e siècle) avaient dessiné le plan de la ville selon un schéma idéal et mystique ; les tours y occupaient des points cruciaux.

Du Moyen Âge au ^{xviii}^e siècle, les tours se sont imposées comme un élément majeur de l'urbanisme pragois. Elles orientent la ville vers une certaine verticalité que sauront comprendre les grands architectes baroques.

La tour de son observatoire astronomique domine l'ancien collège jésuite du Klementinum, le plus vaste complexe baroque de Prague. Elle est aujourd'hui la Bibliothèque nationale. Le renouveau architectural du "tournant" des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles saura encore en tirer partie : pignons d'angle, tourelles néorenaissance ornent



LE MEMORIAL DE JAN HUS À CÔTÉ DE L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS SUR LA PLACE DE LA VIEILLE-VILLE - [O.T. REPUBLIQUE TCHÈQUE]



LA MAISON QUI DANSE - [L. CAMILLERI]

d'innombrables immeubles et maisons de rapport de style éclectique. Ce renouveau se retrouve dans la coupole à verrière du Musée national qui domine la place Venceslas, dans les chefs-d'œuvre de l'Art nouveau comme la Maison municipale, la Gare principale... et dans l'immeuble aux tendances déjà Art déco du passage Koruna sur la place Venceslas.

Certains architectes contemporains semblent avoir compris l'importance de la tour en tant qu'élément quasi-millénaire de l'urbanisme pragois. Comme en témoigne la "Maison qui danse" (Tančící dům, 1992), à l'angle du quai Rašín, et qui s'orne en son angle d'une tour déformée.

Prague, la "petite-mère"

Le mythe d'une "ville magique"

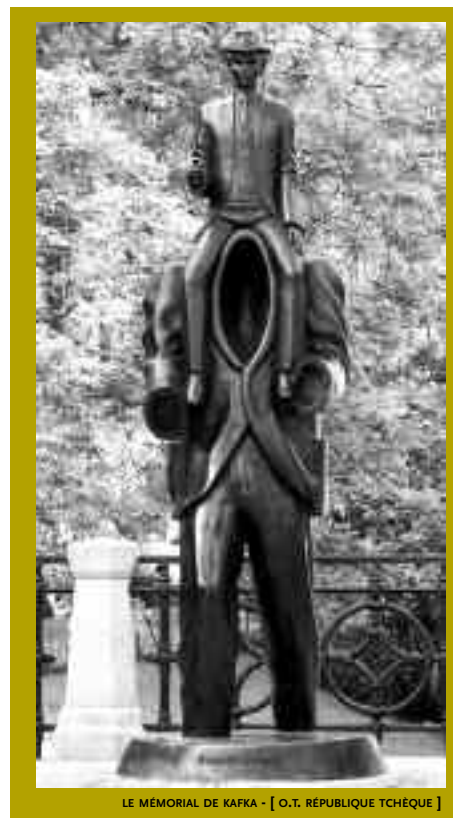
Dans une lettre à son ami Oskar Polak, Franz Kafka écrit : *"Prague ne nous lâchera pas, la petite mère a des griffes"*. Avec l'imagination proche du fantastique qu'on lui connaît, il ancrerait le mythe d'une ville mystérieuse et magique en associant à la "petite-mère" l'image d'une marâtre étouffant ses habitants à force de les couvrir. L'expression populaire la "petite-mère" désignant bien souvent la ville.

Issue d'une longue tradition iconographique remontant à la Renaissance, cette image a trouvé son épanouissement vers 1900. Kafka n'est pas le seul. Il n'est que le plus connu d'une kyrielle d'écrivains qui, comme l'écrit le critique Angelo Ripellino, *"regardent Prague comme on regarde quelque chose de chimérique"*, comme une *"ville où toutes les images tendent à se déformer spasmodiquement, à prendre des visages grotesques et fantomatiques"*.

C'est peut-être dans *Le Golem* de Gustav Meyrink (1915) que l'on trouve l'image la plus envoutante de cette *"ville aux battements de cœur secrets"*. Le héros y déclare : *"J'avais l'impression que les maisons me fixaient toutes avec leurs visages sournois emplis d'une méchanceté sans nom ; les portails étaient des gueules noires béantes, à l'intérieur*

desquelles les langues s'étaient décomposées, des goîtres, qui pouvaient à tout moment faire retentir un cri strident, si aigu et haineux, qu'il devait nous effrayer jusqu'au plus profond de nous-mêmes".

On retrouve la même image dans les récits de nombreux écrivains pragois, et germanophones : Paul Leppin, Rainer Maria Rilke, etc. Peter Demetz explique dans un ouvrage où il évoque les excès du mythe de Prague, que des auteurs étrangers, notamment anglo-saxons, ont eux aussi contribué à la fixation de cette image ensorcelée. Il cite l'Anglaise George Eliot mais surtout l'Américain Francis Marion Crawford. Ce dernier écrit dans son roman *La Sorcière de Prague* (1891) : *"Prague est construite selon les mêmes principes que le cerveau humain, pleine de voies tortueuses, de sentes obscures, d'arcades lugubres... qui ne mènent nulle part. Sa topographie égare sans cesse les habitants comme les replis d'un cerveau égarent les idées qui y logent."* Ces images, répétées jusqu'à la nausée durant les années qui précédèrent la première guerre mondiale, jouissent aujourd'hui d'un regain d'intérêt. Elles ont contribué à identifier dans le paysage pragois un enjeu plus philosophique qu'artistique : celui de l'aliénation, du malaise. Ces images lui font sa place dans la naissance de la modernité. Dans un dialogue intitulé *Au-dessus de la ville* (1917), entre un Tchéque, Allan et un Français, Michel (dans lequel on reconnaît sans peine Paul Claudel), l'écrivain Miloš Marten écrit un fabuleux panorama de la Prague baroque : *"Laissez-moi regarder cet abîme, fourmillant de maisons, comme des êtres ensorcelés. Regarder cette ville pareille à une créature monstrueuse dont nous ne savons pas pourquoi elle s'est accrue... ni quand et comment elle va nous engoutir, nous, prédestinés peut-être à son gouffre."*



LE MÉMORIAL DE KAFKA - [O.T. RÉPUBLIQUE TCHÈQUE]

“La Ville dorée”

Plaisirs et voluptés

À l’opposé, le mythe positif de la “ville dorée” célèbre Prague, non sans emphase, dans sa majesté royale et son opulence bourgeoise. *La Prague dorée* (Zlatá Praha) est le titre d’un illustré tchécoslovaque de grande diffusion de la fin du XIX^e siècle, une revue qui montre sous des couleurs flatteuses l’activité économique du pays et les réjouissances mondaines de la société. Cette appellation, longtemps dévalorisée pour avoir été le titre d’un film phare de la cinématographie nazie (*La Ville dorée* de Veit Harlan, 1942), ressurgit aujourd’hui dans le discours publicitaire à destination des touristes. Quarante ans de communisme ont bouleversé les critères de goût et homogénéisé la population tchèque en une immense classe petite-bourgeoise. Elle commence à peine, quinze ans après la chute du Mur de Berlin, à se redifférencier. On sent dans la vie de la ville l’attachement à la culture matérielle. Elle s’exprime d’abord par le goût des plaisirs de la vie, par les joies plébéiennes de la bière et d’une cuisine encore très proche de ses origines paysannes, jusqu’à certaines délicatesses pâtisseries, comme le *strudel* à la cannelle, qui rappellent que Vienne n’est pas loin ; mais elle s’affirme aussi par la culture artistique, sensible notamment par la présence de la musique, de la culture du livre et surtout par l’abondance des musées.

Le trait dominant de la muséographie pragoise est sa grande dispersion. Le visiteur pressé ne peut avoir une vision synthétique de l’histoire de l’art des Pays tchèques mais il évite la lassitude des visites interminables. Les musées pragois convient le promeneur aux quatre coins de la ville. Les immenses collections de la Galerie nationale sont ainsi réparties par époque dans une dizaine de sites, notamment le couvent Saint-Georges (art ancien des Pays tchèques) ; le palais Sternberg (art européen ancien) ; rue U Milosrdných (peinture et sculpture des Pays tchèques du XIX^e siècle) ; palais des Expositions, chef-d’œuvre de l’architecture fonctionnaliste (1925-1929 ; collections d’art moderne et contemporain) ; château de Zbraslav (dans la lointaine banlieue ; collections d’art non-européen, surtout asiatique) ; palais Kinsky (art gothique). La première collection de cette Galerie remonte à 1796. Certaines pièces ont été dispersées après 1989 par les “restitutions” aux familles des propriétaires ou ordres religieux spoliés après la prise de pouvoir communiste en 1948. Certains ont parfois ouvert des galeries privées comme la galerie de Strahov, de l’abbaye des Prémontrés, qui abrite également le musée de la Littérature tchèque.

L’autre pôle muséographique majeur est la galerie de la ville de Prague, qui répartit ses collections entre le château baroque et rococo de Troja

“ Le trait dominant de la muséographie pragoise est sa grande dispersion. Les musées pragois convient le promeneur aux quatre coins de la ville.

“



UN PEINTRE SUR LE PONT CHARLES - [O.T. RÉPUBLIQUE TCHÈQUE]

(collections tchèques du XIX^e siècle) et la Maison “à l’anneau d’or” – *U zlatého prstenu* – (collections tchèques du XX^e siècle), et dédie deux espaces à de remarquables expositions temporaires (dans la Maison gothique “à la cloche de pierre” – *U kamenného zvonu* – et dans le bâtiment de la Bibliothèque municipale).

La promenade entre toutes ces collections permet de se faire une idée des grandes époques artistiques, où dominent le gothique, l’art Renaissance, le baroque et l’Art nouveau. Le musée tchèque d’Art plastique installé dans la Maison “à la vierge noire”, ancienne demeure baroque redessinée dans le style cubiste en 1911-1912 par Josef Gočar, abrite une collection dédiée au cubisme tchèque, dont les réalisations furent si originales dans le domaine architectural et des arts appliqués. En 2004 a été inauguré le musée Kampa (sur l’île du même nom), abritant les collections de la fondation Mladek,

notamment l’œuvre de František Kupka, d’Otto Gutfreund et de l’art moderne d’Europe centrale.

Le musée des Arts décoratifs donne le meilleur aperçu des arts appliqués qui, depuis la fin du Moyen Âge, ont fait la réputation des Pays tchèques en Europe et au-delà. Le cristal de Bohême, bien sûr. Mais aussi porcelaine et céramique, menuiserie et marqueterie, ferronnerie, etc. Son beau bâtiment néorenaissance (1897-1899), est malheureusement trop petit pour des collections d’un demi-million de pièces.



LE MUSÉE NATIONAL - [L. CAMILLERI]

Des institutions muséales moins classiques, comme le monumental Musée technique (fondé en 1908), ou de petites structures aux sujets très pointus (musée des Transports en commun, musée des Pharmacies historiques, musée du service des Eaux, musée du Débarcadère installé dans l'ancien octroi du quartier Podskálí, et retraçant l'histoire de la navigation à vapeur sur la Vltava...) témoignent du goût invétéré des Tchèques pour l'artisanat et le génie technique en général, dont on trouvera de très plaisants échos dans les romans de Bohumil Hrabal. Cependant, certaines institutions dont la conception remonte au XIX^e siècle peinent à trouver un second souffle. C'est le cas du musée de la ville de Prague, logé dans un intéressant bâtiment historiciste (1896-1898), et abritant des collections parfois



BALADE SUR LE PONT CHARLES - [O.T. RÉPUBLIQUE TCHÈQUE]

anecdotiques. Mais c'est surtout le cas du Musée national (fondé en 1818), dont on oubliera les collections d'histoire naturelle et de la préhistoire logées dans le bâtiment majestueux de la place Venceslas pour leur préférer ses autres sites : pour les amateurs, le musée Náprstek (du nom du collectionneur qui le fonda), musée des cultures asiatiques, africaines et américaines, et surtout le musée de la Musique tchèque, le premier à bénéficier d'une conception et d'une installation nouvelles, dans l'ancienne église Sainte-Marie-Madeleine dans le quartier de Malá Strana.

Le Musée national demeure incapable, malgré ses collections, de présenter une collection ethnographique digne de ce nom, au cœur d'un pays pourtant où, comme partout en Europe centrale, la paysannerie et la civilisation traditionnelle ont joué un rôle majeur dans les grands processus du XIX^e siècle (mouvement national, industrialisation, etc.).

La mémoire d'une communauté juive pratiquement éteinte est consciencieusement entretenue par le Musée juif qui gère les six synagogues subsistant dans la Vieille-Ville. La visite se complète par celle du mémorial des victimes de la *Heydrichiade* (représailles à l'attentat perpétré en 1942 contre Heydrich, gouverneur nazi du protectorat de Bohême-Moravie) et, hors de Prague, par une excursion au camp de Terezin, par où transitèrent la plupart des victimes du nazisme en Bohême. Fruit d'une initiative privée, le récent musée du Communisme complète le tableau des heures les plus sombres du XX^e siècle. Mais les grands absents de la Prague actuelle restent les Allemands de Bohême : dans les explications fournies aux touristes, et à plus forte raison dans les institutions, peu de chose vient rappeler leur présence, et la multiculturalité traditionnelle, aujourd'hui révolue, dans laquelle le pays a vécu durant quelque huit siècles (un musée des Allemands de Bohême est néanmoins en préparation dans la ville d'Ústí nad Labem).

Finissons par une touche légère, dans l'atmosphère euphorique de la *Prague aux doigts de pluie* chantée par le poète surréaliste Vítězslav Nezval. L'un des charmes muséographiques de Prague est le grand nombre de petits lieux : musées minuscules comme la mythique Bertramka, la villa des époux Duček dont Mozart était l'hôte attiré, ou comme le musée A. Dvořák (dans le pavillon rococo Amerika) ; résidences d'artistes (la villa Bílek, grand artiste symboliste ; la Chambre bleue – *Modrý pokoj* – dans l'appartement du musicien d'avant-garde Jaroslav Ježek) ou œuvres d'architectes célèbres (la villa Müller conçue par l'architecte constructiviste Adolf Loos).

À l'exception de quelques musées attrape-touristes (comme le musée Alfons Mucha), tous ces endroits, qui multiplient les buts de promenade et se visitent en un rien de temps, donnent à respirer un mélange de désir de savoir et d'atmosphère familière, voire bon enfant, qui fait le meilleur de la sociabilité tchèque d'aujourd'hui.

Xavier Galmiche, Professeur de littérature tchèque à l'université de Paris-Sorbonne, Directeur du Centre Interdisciplinaire d'Études Centre-européennes (C.I.R.C.E.)

Conférence à retrouver sur le site www.artsetvie.com

Bibliographie

GUIDES PRATIQUES, ARCHITECTURAUX ET LITTÉRAIRES

- *Lumière et ténèbres, Art et civilisation du baroque en Bohême*, catalogue de l'exposition du musée des Beaux-Arts de Lille, Paris, 2002.
- Petr Wittlich, *Prague Fin-de-Siècle*, Flammarion, Paris 1992. Repris par Evergreen, 1999.
- *Prague 1900-1938. Capitale secrète des avant-gardes*, musée des Beaux-Arts de Dijon, Dijon, 1997.
- Miroslav Lamáč, *Cubisme tchèque*, centre Georges Pompidou, Flammarion, Paris, 1992.
- *Passages et galeries de Prague*, Paris, Institut Français d'Architecture, 1993.
- *Prague*, ed. Xavier Galmiche & Petr Král, Paris, Autrement, 1990.
- Petr Král, *Prague*, Seyssel, Champ Vallon, 2000.

OUVRAGES HISTORIQUES

Histoire des Pays tchèques :

- Marès Antoine, *Histoire des Pays tchèques et slovaques*, Hatier, Paris, 1995.
- Urban Otto, *Petite histoire des Pays tchèques*, Paris/Institut d'Études Slaves, Paris, 1996.

Prague :

- Bernard Michel, *Histoire de Prague*, Paris, Fayard, 1998.
- Peter Demetz, *Prague in Black and Gold*, New York, Hill and Wang, 1998.
- Angelo Ripellino, *Praga magica*, trad. fr., Paris, Plon (coll. "Terre Humaine"), 1993.

Littérature :

- Miloš Marten, *Au-dessus de la ville (1917)*, Paris, Bohemica, 2002.
- De Bohumil Hrabal, *tout, mais surtout, sur Prague : "Kafkaesques"*, in *Vends maison où je ne veux plus vivre*, trad. Claudia Ancelot, postf. Petr Král, Paris, Robert Laffont, 1989.
- Milan Kundera, *L'Insoutenable légèreté de l'Être*, Paris, Gallimard, 1984.
- Daniela Hodrová, *Les Chrysalides, tableaux vivants [Kukly, roman]*, trad. Catherine Servant, Paris, Robert Laffont, Pavillons, 1995.
- *Nouvelles pragoises*, édition établie et présentée par Catherine Servant, Paris, L'Esprit des Péninsules, 1999, 243 p.

Domaine germanophone :

- Gustav Meyrink, *Le Golem*, trad. fr., Paris, Stock (coll. "Cabinet cosmopolite"), 1995.
- Rainer Maria Rilke, "Frère et sœur" in *Nouvelles pragoises*, trad. fr. Paris, Seuil, 1966 ; rééd. Points, 1997.

